

LA MORTE VIVANTE.

TROISIEME PARTIE

LA COMTESSE DE RAHON.

(SUITE.)

XIX

L'EXHUMATION.

Pendant les premières heures du voyage, le comte Annibal, qu'une fièvre ardente dévorait, parla sans cesse de Marie et fit répéter vingt fois à Saint-Maixent et à la marquise les moindres détails du récit qu'il avait écouté la veille.

Puis la fièvre diminua peu à peu ; la surexcitation disparut ; le comte interrogea plus rarement ses compagnons de route, bientôt il cessa de répondre, et, enfin, il se renferma dans un morne silence, dont il fut impossible de le tirer.

Il rompit ce silence le soir du second jour, pour dire à Saint-Maixent :

" Je veux, avant d'aller à son tombeau, visiter la maison où elle est morte... "

Puis il redevint taciturne et sa lugubre rêverie recommença.

Le troisième jour, un peu avant le coucher du soleil, le carrosse s'arrêta devant la maison isolée.

C'est là, murmura le marquis d'une voix mal affermie ; car l'idée de franchir de nouveau le seuil de ce logis lui causait un trouble involontaire.

M. de Rahon, sans prononcer un mot, descendit de voiture et se dirigea vers la porte, suivi de Saint-Maixent.

Cette porte était fermée, nous le savons. Il la heurta à plusieurs reprises, elle ne s'ouvrit point. Il appela, nulle voix ne répondit.

" Mon cousin, dit le marquis, la maison semble déserte ; mais il est facile, si vous le voulez, de jeter bas ce frère obstacle.

— Enfoncer une porte, répliqua M. de Rahon ; en vérité, vous n'y songez pas.

— Comment faire, alors ?

— Attendre, les maîtres reviendront.

Saint-Maixent, sachant bien que personne ne viendrait, quand même l'attente se prolongerait pendant des journées entières, fit un signe à Lazare.

L'adroît valet comprit ce que son maître voulait de lui : il tourna le hangar, franchit la haie servant de clôture au petit jardin, où les roses continuaient à fleurir, brisa un carreau, traversa la maison et vint ouvrir la porte.

" Personne au logis, monsieur le comte, dit-il ; mais une fenêtre était entr'ouverte, j'ai passé par là. "

Annibal pria Saint-Maixent de le guider, et, conduit par lui, il monta, au premier étage et pénétra dans la plus vaste des deux chambres.

" Voilà le lit sur lequel ma bien-aimée cousine a dormi son dernier sommeil. " balbutia le gentilhomme.

M. de Rahon s'agenouilla, ou plutôt se prosterna près de cette misérable couche, dont aucune main n'avait pris soin de réparer le désordre.

" Il me semble que quelque chose de son âme flotte dans cette atmosphère, où s'est exhalé son souffle suprême ! " s'écria-t-il.

Puis, cachant sa tête dans ses mains il pria et pleura longtemps.

Comme il se relevait, un objet blanc, tombé derrière le chevet du lit, frappa ses regards.

Il le ramassa.

C'était un mouchoir de toile de la Hollande, d'une merveilleuse finesse, brodé aux armes des Rahon.

Annibal couvrit de baisers le léger tissu en murmurant :

" Ce mouchoir a pressé sa bouche agonissante ! Sainte relique, tu ne me quitteras jamais ! "

Il cacha l'étoffe sur son cœur, et, d'une voix presque impérieuse, il reprit :

" Maintenant, à l'abbaye ! "

La nuit avait remplacé le jour, une nuit sombre et pluvieuse, au moment où le carrosse pénétra dans l'enceinte des vastes bâtiments du vieux cloître.

Le supérieur, sachant qu'il allait recevoir le comte de Rahon, descendit dans le vestibule pour l'accueillir et lui faire honneur.

Or, ce n'était point un mince personnage que le supérieur de Chaise-Dieu. Il portait le titre d'abbé crossé et mitré, il appartenait à une famille très ancienne noblesse et on l'appelait monseigneur.

" Monsieur le comte, dit-il en pressant les mains d'Annibal, combien je serais heureux de votre visite, si je ne la devais à un si triste motif.

— Monseigneur, répondit le comte je viens vous redemander le cher et précieux trésor dont vous avez reçu le dépôt. Il est glorieux sans doute d'être enseveli dans la terre bénie de votre abbaye, mais la comtesse de Rahon doit reposer à côté de ses ancêtres au fond des caveaux de famille, où sa place est gardée près de la mienne.

— Ce dépôt sacré, monsieur le comte, je suis prêt à vous le rendre. Je n'ai pas su me dégager assez complètement des affections humaines pour ne point comprendre votre désir. Il n'en est aucun, d'ailleurs, qui soit plus légitime et plus touchant. Quand désirez-vous que l'on procède à la solennité de l'exhumation ?

— Demain si vous le permettez, monseigneur.

— C'est à vous, monsieur le comte, qu'il appartient de donner des ordres. Tout ce qui me doit obéissance vous obéira comme à moi-même. "

Annibal s'inclina pour témoigner sa reconnaissance de tant de déférence et de courtoisie, puis il reprit :

" Mais je ne voudrais pas attendre jusqu'à demain, monseigneur, pour visiter la tombe, hélas ! trop tôt fermée sur une existence si belle et si pure. Il me semble que ma morte bien-aimée m'appelle ; il me semble que la terre lui paraîtra moins lourde et moins glacée quand elle me sentira près d'elle.

— Je vais avoir l'honneur de vous conduire moi-même, " répondit l'abbé.

Le cimetière de l'abbaye était vaste.

Sous la rouge clarté des torches, dont le vent humide de la nuit faisait trembler la flamme aux mains des moines accompagnant le supérieur, on eût dit un champ immense pavé de dalles blanches.

Chacune de ces pierres tombales, dont plusieurs avaient des siècles d'existence, couvrait la dépouille mortelle d'un religieux de la Chaise-Dieu.

Des monuments d'un grand style et d'une sombre magnificence indiquaient les sépultures des abbés, que les honneurs terrestres suivaient ainsi jusque dans la mort.

C'est à peine si M. de Rahon jeta un regard distrait sur cet asile du repos. Il avait hâte d'arriver à cette fosse où la moitié de sa vie était enfermée, il le croyait du moins.

On pénétra dans une partie réservée du cimetière. L'abbé s'arrêta près d'une éminence de terre fraîchement remuée, et, prenant une des torches que portaient les moines, il la pencha vers une croix de bois noir sur laquelle se lisaient ces mots :

CI-GIT

Haute et puissante dame

MARIE-ARMANDE-ÉLÉONORE DE RAHON

Comtesse de Rahon,

Priez pour elle !

Annibal se laissa tomber à genoux. Un rauque soupir s'échappa de ses lèvres, et, d'un geste éloquent, il fit comprendre à ceux qui l'entouraient qu'il avait le désir de rester seul.

Le désespoir profond, sincère, inguérissable, a sa pudeur comme l'amour.

L'abbé s'éloigna aussitôt, emmenant avec lui les moines et le marquis de Saint-Maixent, et, comme une pluie fine tombait sans relâche, ils allèrent attendre sous les arceaux voûtés du promenoir qui régnait autour du cimetière.

Au bout d'une heure seulement, le comte les rejoignit, plus livide, plus défait, plus chancelant qu'un homme échappé du tombeau.

A l'époque où se passaient les faits que nous racontons, la simplicité n'était point permise aux grands de la terre, même quand ils avaient cessé de vivre.

La translation du corps de la comtesse, depuis le cimetière de l'abbaye jusqu'aux sépultures de famille du domaine seigneurial, ne pouvait s'accomplir sans pompe et sans appareil.

L'abbé donna ses instructions pendant la nuit. Un char funéraire, tendu de riches draperies, fut préparé pour recevoir le cercueil.

Quatre religieux devaient suivre ce char dans la voiture même de l'abbé.

Le jour parut, un jour sans pluie, mais terne et grisâtre. De grands nuages lourds voilaient le soleil levant, et ne laissaient point ses rayons arriver jusqu'à terre.

L'office des morts fut chanté dans l'église de l'abbaye entièrement tendue de noir ; puis tous les moines, précédés de l'abbé et de son clergé revêtus d'ornements de deuil, se rendirent processionnellement au cimetière.

Les fossoyeurs les avaient devancés.

Un geste de l'abbé leur ordonna de se mettre à l'œuvre. Le premier coup de pioche retentit.

Le comte de Rahon, étouffant ses sanglots, se cramponnait, pour ne pas tomber, au bras de Saint-Maixent presque aussi pâle que lui.

Le travail des fossoyeurs s'accomplissait facilement avec une extrême rapidité, la terre n'ayant pas encore eu le temps de se tasser et de se durcir.

Au bout de quelques minutes, on entendit résonner le fer d'une pioche sur le bois du cercueil.

M. de Rahon frissonna de la tête aux pieds.

Deux hommes, munis de cordes descendirent dans la fosse ; puis ils remontèrent, et à l'aide de ces cordes qu'ils venaient de disposer, ils soulèveront doucement la bière, l'amenant sans secousse jusqu'au niveau de l'ouverture béante.

Un troisième ouvrier la fit alors glisser sur le talus de l'un des monticules, les cordes furent détachées et elle demeura découverte, exposée à tous les regards.

Quatre moines s'avancèrent.

Deux d'entre eux soutenaient une

sorte de brancard sur lequel le cercueil devait être porté jusqu'au char funéraire, qui n'avait pu pénétrer dans l'enceinte du cimetière.

Deux autres s'apprêtaient à le recouvrir d'un drap noir semé de larmes d'argent, et qu'une grande croix d'argent coupait en deux dans toute sa largeur.

Un tremblement convulsif secouait les membres du comte Annibal. Sa main droite faisait un geste impossible à comprendre, en même temps qu'il s'efforçait de prononcer des paroles que nul n'entendait.

Pendant les moines s'étaient arrêtés en présence de cette agitation effrayante, et l'abbé lui-même attendait, très-ému.

Enfin, d'une voix étranglée, méconnaissable, d'une voix qui n'avait rien d'humain et qui semblait sortir d'un abîme, le comte balbutia ces mots :

" Ouvrez le cercueil... au nom du Dieu puissant, ouvrez-le... je veux la revoir... la revoir une fois encore... "

XX

UNE NOUVELLE IMPORTANTE.

Un silence profond, un silence plein de stupeur et presque d'effroi accueillit ces paroles.

Le marquis de Saint-Maixent, plus livide qu'un fantôme, se disait tout bas :

" Oh ! ce que je craignais... ce que je craignais... L'enfer ne s'ouvrira donc pas pour engouffrer ce cadavre maudit ! "

Les fossoyeurs interrogèrent des yeux l'abbé muet et immobile.

Pendant une ou deux secondes, il hésita ; puis il fit un signe, et ce signe signifiait clairement.

" Obéissez. "

Les fossoyeurs se mirent à l'œuvre aussitôt.

Le couvercle de la bière était retenu non point avec des clous, mais avec des vis. C'est à peine si la rouille les avait scellées dans le bois : la pointe d'un couteau suffisait donc pour les faire pivoter l'une après l'autre. Le travail fut long, cependant ; mais enfin, la dernière vis sortit de son alvéole, le couvercle fut soulevé, et, sous les plis blancs du suaire, une forme humaine se dessina vaguement.

Le comte ne respira plus.

Il voulait s'élançer, on le voyait, on le devinait ; mais ses forces trahissaient sa volonté, et, d'ailleurs, Saint-Maixent l'enlaçait de ses deux bras pour le retenir.

Il se débattait, néanmoins, sous cette étreinte ; mais son anéantissement presque complet rendait vaine sa résistance.

De cette même voix étrange qui remuait ceux qui l'écoutaient, comme s'ils eussent entendu parler un mort, il commanda :

" Soulevez le suaire... "

Le fossoyeur avait reculé.

Ce fut un moine qui s'agenouilla près du cercueil et qui, d'une main tremblante, écarta l'étoffe humide.

Alors apparut le visage, de la morte, noirci par l'apoplexie, décomposé, méconnaissable. Ce n'était plus ni Julie Chadorant, ni la comtesse de Rahon, c'était une vision hideuse évoquée soudainement par un mauvais génie.

Annibal poussa un cri sourd, se dégagea des bras du marquis, fit un pas en avant et tomba sans connaissance à côté de la fosse.

Saint-Maixent se rapprocha vivement de l'abbé.

" Monseigneur, lui dit-il, au nom du ciel, par pitié, par humanité, donnez l'ordre de refermer le cercueil à

l'instant ! Si mon infortuné parent revenait à lui-même, cet affreux spectacle, frappant une seconde fois ses yeux, suffirait pour le tuer ou pour le rendre fou.

— Vous avez raison, monsieur le marquis, répliqua l'abbé. Oh ! puissière humaine, ajouta-t-il, voilà donc que tu deviens quand le souffle de vie a cessé de t'animer.

Le moine ramena sur le visage les plis du linceul. Les ouvriers se mirent au travail.

Lorsque le comte Annibal sortit de son évanouissement, il n'y avait plus auprès de lui, dans le cimetière, que le marquis et l'abbé qui lui prodiguaient leurs soins.

La bière, refermée, était depuis longtemps déjà sur le char funèbre, sous les tentures et les écussons blasonnés.

— Monseigneur, murmura M. de Rahon, pardonnez-moi la faiblesse qui m'a terrassé devant vous... l'homme est une misérable créature... Quand le doux visage tant aimé m'est apparu tel que la mort l'a fait, j'ai senti que tout en moi s'écroulait... j'ai cru mourir... Avant ce jour et avant cette heure j'ignorais jusqu'où peut monter le niveau de la douleur. Desormais, il ne me reste plus rien à apprendre... Vous avez fait beaucoup pour moi, monseigneur... Une seule chose est infinie comme votre bonté, c'est ma reconnaissance...

Le cortège se mit en marche avec une lenteur solennelle. Au pas de ses chevaux, il traversa la forêt d'Ébreuil, dépassa la maison isolée et suivit la route qui conduisait au village de Saint-Jude.

Au moment où le char funèbre et les deux carrosses allaient entrer dans le village, Saint-Maixent mit la tête à la portière et regarda.

L'hôtellerie des *Armes de France*, en face de laquelle il se trouvait, ressemblait à une demeure abandonnée : fenêtres et portes, tout était clos. La belle enseigne repeinte à neuf ne se balançait plus au-dessus de la principale entrée.

Une grande affluence de paysans, attirés par la curiosité, embarrassaient le passage. Lazare descendit du siège et passa tout près de son maître, qui lui fit signe d'approcher et lui demanda tout bas :

— Pourquoi l'hôtellerie est-elle fermée ?

Le valet se dirigea vers un groupe, interrogea, et, au bout d'une ou deux secondes, apporta cette réponse :

— Parce que Guillaume Chadorant est mort.

Saint-Maixent baissa la tête, la foule s'écarta et le cortège continua lentement sa route.

Un exprès avait été envoyé au château de Rahon, avec mission d'annoncer le funeste événement et la prochaine arrivée des restes de la comtesse.

Ce fut dans tout le pays, à plusieurs lieues à la ronde, une sincère et profonde désolation. Lactance, l'honnête intendant, eut grand soin de gémir plus haut que ceux qui gémissaient véritablement du fond du cœur, et, comme il ne négligeait aucune occasion de prouver son zèle, il ordonna d'immenses préparatifs.

Au moment où le convoi franchit la limite des domaines du comte, les cloches de toutes les églises commencent à tinter lugubrement ; les desservants de toutes les paroisses, revêtus de longues chasubles noires à croix blanches, entonnèrent les chants sacrés des lamentations suprêmes, et des milliers de villageois, vêtus de deuil, la tête nue, les yeux humides, formèrent la haie pour saluer une dernière

fois au passage celle qui avait été pour eux une vivante Providence, une châteline charitable et bonne ; puis, quand le char funèbre eut passé, ils le suivirent, et l'on n'entendit autour des voitures que le bruit des pas lourds et le murmure des sanglots étouffés.

Enfin, l'on arriva au milieu de cette foule émue à l'église paroissiale, distante du château d'un quart de lieue tout au plus.

C'est dans cette église que se trouvaient les caveaux de famille des seigneurs du pays.

L'office des morts fut célébré et le cercueil contenant le corps de Julie Chadorant prit la place que devait occuper la dépouille mortelle de haute et puissante dame Marie-Armande-Éléonore, comtesse de Rahon.

Le même soir un courrier, venu de Clermont à franc étrier, remettait à la belle Olympe une enveloppe scellée d'un large cachet de cire noire aux armes du gouverneur de la province, le comte Jean d'Octeville.

La lettre renfermée dans cette enveloppe, et écrite par le gouverneur lui-même en termes d'une galanterie raffinée, annonçait une nouvelle de la plus haute importance.

Le marquis d'Aubray de Chavigny venait de passer subitement de vie à trépas, après un souper trop copieux.

Olympe, veuve et maîtresse absolue des deux millions dont elle n'avait jusqu'alors que toucher les revenus servis par son mari, devenait libre de sa personne et de ses actions.

Rien ne l'empêchait plus, désormais, d'épouser Saint-Maixent.

On aurait pu croire qu'une immense joie allait s'emparer de la jeune femme, en apprenant l'événement qui brisait sa chaîne et qu'elle ne pouvait espérer si vite.

Il n'en fut rien. Mme de Chavigny devint pâle, et son front plissé, ses yeux assombris, exprimèrent bien moins la joie qu'une dévorante angoisse.

Pourquoi cette pâleur ? pourquoi ce trouble ?

C'est que la belle Olympe se souvenait de la promesse de mariage écrite par elle, signée par elle en un jour de folie, et que depuis longtemps déjà elle ne voulait plus devenir la femme du marquis de Saint-Maixent.

Ceci demande une explication.

Quel abîme s'était donc creusé soudainement entre ces deux êtres unis d'abord par l'adultère, et ensuite, bien plus étroitement encore, par la complicité dans le crime ?

Cet abîme était l'épouvante.

Mme de Chavigny, jadis, s'était éprise pour Saint-Maixent d'une de ces passions violentes, mais exclusivement sensuelles, qui ne survivent guère aux premières ivresses et qui s'évanouissent aussitôt que la satiété arrive. Maintenant, elle n'aimait plus le marquis et la peur avait remplacé l'amour.

Elle le connaissait bien ; elle l'avait vu à l'œuvre ; elle savait que, pour atteindre le but convoité, il ne reculait devant rien et brisait sans pitié les obstacles ; elle comprenait qu'une fortune partagée lui semblerait bientôt insuffisante, et qu'il voudrait la posséder tout entière à lui seul.

La belle Olympe se disait ces choses et concluait ainsi :

— A peine devenue marquise de Saint-Maixent, je serai condamnée, et rien au monde ne pourra me sauver. Or, je veux vivre ; donc, il faut à tout prix empêcher que ce mariage s'accomplisse. L'empêcher, oui ; mais par quel moyen ? Cette fatale promesse aux mains du marquis m'enchaîne. Imprudente et folle que

j'étais ! Je n'ai reconquis ma liberté que pour la perdre. Engagement maudit, comment te reprendre ?

Olympe résolut de se donner le temps de réfléchir. Le courrier envoyé par le comte d'Octeville, gouverneur pour le roi de la province d'Auvergne, ignorait naturellement le contenu du message dont on l'avait chargé.

La jeune femme, désireuse de se concilier la haute protection d'un personnage aussi puissant que M. d'Octeville, lui répondit une lettre où la coquetterie la plus provocante ne se cachait qu'à demi sous les formes d'une reconnaissance exaltée. Elle remit au courrier cette missive accompagnée d'une dizaine de louis, elle le renvoya et ne parla point de son veuvage, bien certaine que quelques jours au moins se passeraient avant que la nouvelle en pût être connue au château de Rahon.

La nuit suivante, elle ne dormit guère.

Ses longues heures d'insomnie furent employées à chercher une combinaison adroite qui pût la rentrer en possession de la fatale promesse ; mais soit impuissance d'imagination, soit difficulté réelle et sérieuse, elle ne trouva rien en suivant la voie de ces intrigues compliquées et laborieusement ourdies, dans lesquelles excellait le marquis de Saint-Maixent.

Elle résolut alors de recourir aux moyens plus simples, écartés d'abord par elle à cause de leur simplicité même.

Elle s'arrangea de manière à rencontrer Lazare et lui dit :

— Il faut que je vous parle en particulier.

— Je suis aux ordres de madame la marquise répliqua le valet avec empressement.

Venez ce soir dans mon appartement, une heure avant le souper : je serai seule.

— J'aurai l'honneur d'obéir avec la plus grande exactitude.

— Un mot encore, reprit la belle Olympe. Je désire que M. le marquis de Saint-Maixent ne soit point instruit de cet entretien.

— Mon maître ne saura rien madame la marquise peut y compter, murmura le valet très-surpris de cette recommandation.

— J'y compte.

Lazare salua, la marquise passa.

## XXI

## UN MARCHÉ.

A l'heure dite, le valet du marquis se dirigea vers l'appartement de Mme de Chavigny.

Il avait revêtu sa livrée la plus belle. Il s'était rasé, frisé, pompadé, parfumé à outrance. Il s'était contempilé de face et de trois quarts dans une foule de glaces et de miroirs, et, chemin faisant, il murmurait :

— Si j'étais présomptueux autant que je suis joli garçon, que n'aurais-je pas le droit de supposer ?... L'allure mystérieuse de ce rendez-vous est tout à fait piquante ! La marquise m'attend... elle sera seule... et mon maître n'en doit rien savoir... J'ai le teint frais, l'œil vif, les dents blanches, le mollet rebondi, la taille bien prise, un je ne sais quoi qui séduit, et les grandes dames sont, dit-on, si capricieuses. Personnellement, je n'en ai pas la preuve, mais enfin c'est un bruit qui court... la marquise est jolie, l'aventure me sourirait fort... Enfin, allons, et nous verrons bien.

La faquin galonné s'interrompit dans son rêve de bonne fortune pour frapper doucement à la porte.

— Entrez ! dit la voix de la belle Olympe.

Il ne se le fit point répéter deux fois, et se glissa d'une façon tout à fait conquérante dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher.

— Lazare commença Mme de Chavigny, vous sentez-vous en disposition de m'être agréable ?

— C'est-à-dire que je me jetterais dans le feu sans hésiter pour obliger madame la marquise ! répliqua chaleureusement le drôle.

— En vérité !... fit Olympe en souriant.

— Dans le feu ou dans l'eau... madame la marquise peut choisir.

— Je ne vous demande ni l'un ni l'autre.

— Tant pis ! j'aurais voulu prouver à madame la marquise l'étendue de mon dévouement.

— Vous le prouverez d'une autre manière.

— Je suis prêt.

— Lazare, vous êtes, je le crois un bon serviteur.

— Madame la marquise peut en user.

— Dévoué à votre maître, poursuivit Olympe.

— Oh ! quant à ce qui est de cela, dévoué d'une manière étonnante.

— C'est à merveille ; mais ce dévouement, je suppose, ne doit pas vous empêcher d'aimer l'argent.

— Bien entendu ; sans argent, la vie est triste... aussi M. le marquis m'a promis de faire ma fortune.

— Ce n'est qu'une promesse.

— Il la tiendra.

— Le pourra-t-il ? M. de Saint-Maixent n'est pas riche.

— Il compte bien le devenir.

— Peut-être se trompe-t-il !

— Ah ! bah ! murmura Lazare en ouvrant de grands yeux ; car ce doute, manifesté par la femme qui devait apporter la richesse au marquis, lui causait une surprise extrême.

— Celui qui n'a pour se rassasier que des promesses, court grand risque de mourir de faim, reprit la belle Olympe. Rien n'est plus creux. Si l'on vous offrait, à la place de ces vagues espérances, une fortune immédiate, je vous conseillerais d'accepter.

Un entretien ainsi commencé rejetait Lazare bien loin de ses rêveries anacréontiques. Il en prit son parti de bonne grâce, et se mit à envisager la question sous un point de vue tout différent.

— Il s'agit de trahir mon maître, se dit-il ; pourquoi ? Reste à savoir si la marquise y mettra le prix.

Mme de Chavigny ouvrit un petit meuble, elle y prit des rouleaux d'or et les étala sur une table devant Lazare.

— Voilà dix mille livres, continua-t-elle, vous voyez que la somme est ronde. Elle vous appartiendra si vous voulez.

— C'est-à-dire si j'accepte les conditions de madame la marquise, répliqua le valet, qui comptait bien se faire marchander.

— Naturellement.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Fort peu de chose. M'apporter un papier qui se trouve dans l'appartement du marquis. Ce papier est une promesse de mariage, et cette promesse porte ma signature.

Lazare fit un brusque haut-le-corps.

— Par la sambucquoy ! s'écria-t-il, c'est cela que madame la marquise appelle peu de chose ! s'emparer d'un tel papier ! le bien le plus précieux que possède mon maître ! un bien qu'il défendrait au péril de sa vie ! Un trésor qu'il a dû mettre en sûreté dans le plus mystérieux recoin de sa

cachette la plus introuvable. Mener à bien une entreprise presque impossible sans compter que M. le marquis daigne m'honorer de sa confiance ! En abuser serait une action indigne !

Olympe eut un sourire aux lèvres.

— Dites-moi, Lazare, demanda-t-elle avez-vous vu souvent, dans votre vie, une bonne action rapporter dix mille livres ?

— Jamais, au grand jamais, j'en conviens.

— Donc, puisque je vous les offre, il faut les gagner, et ce n'est point un acte de vertu que je prétends payer si cher.

— Je supplie madame la marquise de me pardonner, mais j'estime que mon existence si modeste qu'elle soit, vaut plus de dix mille livres.

— Votre existence ?

— Sans doute. Pour peu que M. le marquis me surprenne en train de fouiller ses papiers et d'inventorier le contenu de ses meubles, il me brûlera parfaitement bien la cervelle, et franchement, il n'aura pas tort.

— Arrangez-vous de façon à n'être point surpris.

— C'est difficile ; M. le marquis est si fin... il devine ce qu'on veut lui cacher, et il a des yeux qui vous percent à jour ! J'ose affirmer à madame la marquise que le danger est très-sérieux.

— Seriez-vous poltron ?

— Par moments.

— Et vous êtes dans un de ces moments-là ?

— Hélas ! oui.

— Et votre poltronnerie est sans remède ?

— Je n'en connais qu'un.

— Lequel ?

— Je vais jouer cartes sur table avec madame la marquise. Dix mille livres ne peuvent triompher de mes prudentes inquiétudes. Vingt mille me rendraient peut-être toute mon audace.

— Eh bien ! soit ; je double la somme.

— Alors, madame la marquise peut compter sur moi, me voici redevenu brave.

— Quand agirez-vous ?

— Le plus tôt possible. Je vais guetter l'occasion, et, sitôt qu'elle se présentera, je ne la laisserai pas s'échapper.

— C'est bien. En échange de la promesse signée par moi, vous toucherez la récompense promise.

Lazare se retira fort perplexé.

Il y avait véritablement quelque péril à dépouiller le marquis de Saint-Maixent d'un papier d'une immense valeur ; lorsqu'il découvrirait le larcin sa colère serait effrayante, et les conséquences de cette colère pouvaient être terribles.

L'honorable valet se demanda s'il ne valait pas mieux révéler à son maître l'entreprise dont Mme de Chavigny venait de le charger, solliciter de lui l'équivalent de la récompense promise, et réaliser ainsi le bénéfice en écartant le danger.

Il ne tarda guère à se répondre négativement.

Tout l'espoir de fortune du marquis reposait sur son futur mariage avec la belle Olympe, et maintenant il était clair comme le jour que, quoi qu'il advint, ce mariage n'aurait pas lieu ; en conséquence, Saint-Maixent resterait un gentilhomme ruiné, parfaitement incapable de payer vingt mille livres à son fidèle serviteur ; donc il y avait intérêt manifeste à le trahir au profit de la marquise.

Lazare n'hésita plus.

— Le sort en est jeté ! murmura-t-il ;

par la sambucquoy, j'aurai le papier.

Une fois cette résolution bien prise, le drôle employa sa soirée à préparer avec du fil de fer divers crochets de formes variées, ingénieux instruments que messieurs les voleurs s'empres- sèrent de remplacer les fausses clefs.

L'occasion d'en faire usage se présenta dès le lendemain.

Saint-Maixent, dans l'après-midi, fit seller un cheval et partit pour sa promenade habituelle Lazare s'empres- sa de gagner l'appartement de son maître, de fermer au verrou la porte qui donnait sur la galerie, et de se mettre au travail.

Il pouvait compter, croyait-il, sur deux heures environ de liberté, et en deux heures on fait bien de la besogne.

Dans la seconde partie de ce livre nous avons décrit l'aspect intérieur de la chambre à coucher du marquis. Nous savons qu'elle renfermait plusieurs meubles anciens d'un précieux travail.

Lequel de ces meubles attaquer d'abord avec le plus de chance d'y trouver la promesse qu'il devait échanger contre un tas d'or ?

Il fut impossible au valet de résoudre cette question ; il se laissa donc guider par le hasard, qui le servit mal car les deux premiers meubles qu'il ouvrit, non sans beaucoup de peine et d'efforts, et qu'il visita minutieusement, ne contenaient point l'objet de ses recherches.

Une heure au moins s'était passée en ces explorations inutiles. Fatigué, mais non découragé, il se mit en devoir de crocheter un troisième meuble.

Laissons travailler Lazare, et rejoignons M. de Saint-Maixent.

A une demi-lieue du château, Messour, qu'il montait, fit un faux pas et tomba boiteux. Le marquis mit pied à terre, passa la bride dans son bras gauche et reprit avec l'étréalon d'Orient le chemin de l'écurie.

Aussitôt Messour réintégré dans son box (comme on dirait aujourd'hui), Saint-Maixent gagna son appartement pour quitter son costume de promenade. Arrivé à la porte, et au moment où il mettait la main sur le bouton de la serrure, il tressaillit et s'arrêta net.

Il venait d'entendre le bruit sui- generis du fer grinçant, produit par les rossignols de Lazare fonctionnant activement.

— Ah ça ! mais pensa le marquis, impossible de me tromper ! il y a là dedans un voleur qui s'occupe à forcer mes meubles.

Il essaya d'ouvrir doucement la porte. Elle résista, retenue par les verrous intérieurs.

Un escalier de services mettait en communication le cabinet de toilette avec le rez-de-chaussée.

Saint-Maixent quitta la galerie, descendit puis remonta par l'escalier de service et s'aperçut avec joie que le voleur, quel qu'il fût, avait oublié de pousser les verrous de ce côté.

Le cabinet de toilette contenait des armes.

Saint-Maixent prit un couteau de chasse à lame courte et pointue, mit des pistolets dans ses poches et ouvrit brusquement la porte de la chambre à coucher au moment où Lazare s'écriait, avec l'accent du triomphe :

— Enfin ! je tiens donc ma fortune !...

Il venait de triompher des résistances du troisième meuble, et le premier objet qui frappait sa vue était la signature de la marquise de Chavigny au bas de la promesse de mariage.

## XXII

## ENTRE HONNÊTES GENS.

La joie de l'impudent coquin fut de courte durée.

D'un bond prodigieux le marquis arriva jusqu'à lui, le saisit par les épaules, le renversa, lui mit un genou sur la poitrine, lui appuya sur la gorge la pointe du couteau de chasse, en disant d'une voix sourde :

— Scélérat, tu vas mourir !

Déjà Lazare sentait l'acier glacé pénétrer dans ses chairs. C'en était fait de lui. Il eut cependant la force et la présence d'esprit de balbutier :

— Monsieur le marquis, ne me tuez pas ! je vous dirai tout.

— Eh ! que peux-tu me dire que je ne sache déjà, misérable ! répliqua le gentilhomme, je viens de te voir à l'œuvre.

— Je puis vous apprendre des choses bien intéressantes, et qui me vaudront ma grâce, j'en suis sûr.

— Parle donc, alors, je t'écoute ; mais hâte-toi, car j'aurai peu de patience.

— Dans la situation où me voilà, parler est bien difficile... Monsieur le marquis m'étouffe...

Saint-Maixent cessa d'écraser de son genou la poitrine du valet. Il tira de sa poche un pistolet de poche et il dit :

— Relève-toi... mais n'oublie pas que si tu cherches à te jouer de moi, je te ferai sauter le crâne !

— Me jouer de monsieur le marquis ! Je n'aurai garde ! murmura Lazare en redressant ses membres endoloris. J'ai des révélations à faire. J'étais en train de piller monsieur le marquis, je n'en disconviens pas.

— C'est heureux ! fit le gentilhomme ironiquement.

— Mais, poursuivit le valet, monsieur le marquis ne se doute guère de ce que j'allais lui voler.

— De l'argent, je suppose.

— Monsieur le marquis m'offense ! je suis incapable d'une bassesse ! Voler à mon maître quelques louis... ah ! fi !...

— Quoi donc, alors ?

— Ceci.

Et Lazare posa son doigt sur la promesse de mariage.

— Mensonge ! s'écria Saint-Maixent que pouvais-tu faire d'un papier sans valeur pour toi ?

— Le vendre.

— A qui ?

— A celle qui l'a signé, à Mme la marquise d'Aubray de Chavigny.

Le gentilhomme pâlit légèrement.

— Mme de Chavigny t'achetait cette promesse ? balbutia-t-il.

Lazare fit un signe affirmatif.

— Et, reprit Saint-Maixent, elle te la payait cher ?

— Vingt mille livres. La somme est ronde, et c'est là mon excuse. J'avais formellement refusé de trahir monsieur le marquis pour dix mille.

— Raconte-moi mot pour mot, comment les choses se sont passées.

— Et monsieur le marquis me pardonnera ?

— Peut-être.

Toute conditionnelle que fût cette promesse, le ton du gentilhomme lui donnait presque la valeur d'un acquiescement positif.

Lazare le comprit ainsi et répéta, d'une façon à peu près textuelle, sa conversation avec la belle Olympe.

Quand il eut achevé, le marquis réfléchit pendant quelques secondes.

— Ecoute, dit-il ensuite, je veux être logique et juste. En mainte occurrence tu m'as témoigné du dévouement, je ne l'oublierai pas. Aujourd'hui tu trouvais l'occasion de gagner en cinq minutes vingt mille livres,

une fortune pour toi ; la tentation était trop forte, tu as cédé ; à ta place j'aurais sans doute cédé comme toi. Je te fais grâce, et, bien plus, je te garde à mon service.

Lazare n'empouvait croire ses oreilles.

— Ah ! monsieur le marquis ! balbutia-t-il, monsieur le marquis !...

Les paroles lui manquèrent pour exprimer sa reconnaissance, et tombant à genoux devant son maître, il lui prit les mains et les embrassa presque de force.

— Debout ! commanda Saint-Maixent, et écoute-moi.

Lazare obéit avec la promptitude d'un soldat bien discipliné.

— Mme la marquise, tu le comprends poursuivait le gentilhomme, doit ignorer que je suis instruit du marché conclu entre vous.

— Je serai muet.

— J'y compte d'autant plus que tu vas monter à cheval et te mettre en route.

— Pour où ?

— Pour Clermont.

— Qu'aurai-je à faire ?

— T'informer de la santé de M. le marquis d'Aubray de Chavigny.

— Et ensuite ?

— Remonter à cheval et revenir.

— Dans cinq minutes je sera parti.

— Voici de l'argent... Ménage ta monture, mais arrange-toi de manière à ne pas perdre de temps.

L'absence de Lazare dura quarante-huit heures.

— Eh bien ! lui demanda Saint-Maixent en le voyant paraître tout poudreux, comment se porte M. le marquis de Savigny ?

— Hélas ! il ne se porte plus ; le digne seigneur est mort.

— Depuis quand ?

— Depuis douze jours. On l'enterrait juste à l'époque où le courrier de M. le gouverneur est venu remettre un message à Mme la marquise.

— Je m'endormais, murmura Saint-Maixent. Va te reposer, ajouta-t-il, et si le hasard te faisait rencontrer Mme de Chavigny et qu'elle te questionnât, tu lui répondrais que l'occasion de mettre la main sur le papier qu'elle veut ravoir ne s'est pas encore présentée.

(A continuer.)

## Un soldat patriote.

Ce n'est qu'un cri partout : les vertus militaires s'en vont. La France se déshabite des idées de sacrifice et de partie. Cette race, jadis belliqueuse, a conçu de la guerre une sorte d'horreur. Elle ne veut plus que rien trouble la quiétude de son esprit et cette douceur de bien-être où elle s'abandonne mollement.

Il y a peut-être un peu d'exagération dans les plaintes dont M. Paul Déroulède s'est fait l'éloquent interprète dans sa fameuse lettre au ministre de la guerre. La part de la vérité est trop grande encore.

Il est certain que le moral a fléchi, dans les générations nouvelles. On s'efforce, et l'on a bien raison, de refaire le physique de la jeunesse française. On la soumet de toutes parts aux exercices de gymnastique, on lui apprend les manœuvres militaires, on lui impose l'obligation de marcher, de courir, de durcir ses membres à la fatigue. Mais je suis bien de l'avis de Déroulède : tout cela ne suffit pas.

C'est l'âme même de cette jeunesse qu'il faudrait tonifier et guérir. Il faudrait lui inspirer le goût de la fatigue et du dévouement.

Par quels moyens ?

Il nous faudrait des livres qui, sans prêcher la guerre, eussent cette vertu de préparer, de tendre les âmes aux nobles efforts d'héroïsme qu'elle exige. Nous avons trop lu, en ces vingt dernières années, les romans d'Erckmann-Chatrion. Je ne souhaite pas, assurément, qu'on les proscrive de nos bibliothèques scolaires. Peut-être serait-il bon que l'on en présentât d'autres à côté, qui, tout en montrant la guerre comme la plus horrible nécessité, insistent davantage sur les nobles qualités qu'elle met en jeu, et fussent comme un chaud commentaire de la maxime antique : *Dulce et decorum est pro patria mori.*

Un des meilleurs ouvrages que j'aie lus en ce genre, c'est le *François Buchamort* d'Alfred Assolant.

Il vient d'en paraître un autre du même genre, dont je voudrais vous parler aujourd'hui. Le titre est : *Journal de marche du sergent Fricasse*, de la 127<sup>e</sup> demi-brigade (1792-1802.)

C'est bien réellement un *Journal de marche*, tenu jour par jour par un de ces admirables soldats de 92 qu'il est de mode de railler aujourd'hui, et qui ont presque tous été des modèles de courage, d'abnégation et de patriotisme.

Il n'y eut guère de héros plus humble que ce sergent Fricasse ; mais ce fut un héros.

Rien de plus simple que sa vie : de 1792 à 1802, il fait campagne chaque année. Avec l'armée de Sambre-et-Meuse, il protège nos places du Nord et fait son entrée à Bruxelles ; avec l'armée de Rhin-et-Moselle, il pousse jusqu'à Munich et accomplit cette retraite devenue légendaire sous le nom de "retraite de Moreau," avec l'armée d'Italie, il résiste dans Gènes jusqu'à la dernière extrémité. Resté le neuvième d'une compagnie de cent dix hommes qui avait été détruite par la guerre, réduit par une blessure à regagner son village, il n'a ni un mot de plainte ni un mouvement d'ambition déçue. Il avait fait son devoir ; il était content.

Ce sergent écrivait donc chaque jour sur un carnet les étapes qu'il avait faites, les combats qu'il avait livrés, donnant le détail quotidien de sa vie de soldat. Il est impossible de se méprendre à cet accent de sincérité. Ce ne sont pas des notes rédigées après coup ; c'est le récit tout chaud des fatigues subies et des coups de feu tirés ; un récit qui semble d'autant plus vrai que le style en est le plus souvent incorrect et plat, avec ce goût de phraséologie pompeuse qui était dans les habitudes du temps.

Eh bien ! il n'y a pas à dire : ces hommes de 92 étaient des héros ! Que de privations stoïquement supportées ! quel courage toujours présent ! quel feu de patriotisme ! Quand je songe aujourd'hui, dans notre guerre de Tunisie, par exemple, si par hasard les vivres n'arrivaient pas à l'heure dite et au point marqué, c'était un concert de récriminations sans fin ! Ces pauvres jeunes gens ! On voulait donc les faire mourir de faim et de maladie ! Si l'étape avait été un peu longue, on gémissait sur leur triste sort et sur la cruauté de leurs chefs. J'ai vu tout récemment dans un journal un article tout débordant de sensibilité, où l'on se plaignait qu'une compagnie eût exécuté sous la pluie — vous entendez bien, SOUS LA PLUIE — l'étape de Lagny à Courbevoie.

Ouvrez du hasard le journal de marche de sergent Fricasse :

"Nous sommes partis de Kersing le 5 pluviôse 1795 ; journée fatigante pour aller à Aix-la-Chapelle. Au mo-

ment où nous nous sommes mis en route, il tombait de la pluie. il y avait longtemps qu'il faisait de fortes gelées. Ce jour-là, il paraissait faire un dégel universel. Jamais Français et autres n'ont vu une pareille journée. Elle a duré vingt-quatre heures.

"On enfonçait dans la terre jusqu'aux genoux ; on faisait trois ou quatre pas, et il fallait s'arrêter pour reprendre haleine. Aussi plusieurs soldats y ont perdu la vie ; et même les chevaux, avec rien sur le dos, avaient bien de la peine à s'en tirer. Ce n'était cependant pas dans des marais ; c'était dans des champs de gravier ; on aurait préféré marcher dans l'eau jusqu'aux reins plutôt que dans de pareil chemins. Mais il n'y avait pas de choix. Il fallait que la route se fasse.

*Il fallait que la route se fasse.* Voilà la note, note de résignation héroïque. Rarement joyeux, le sergent Fricasse ne me fait pas l'effet d'un de ces endiablés gamins qui combattent le froid, les privations, la fatigue, par un feu de gaieté inaltérable.

Non, c'était un brave homme, très pénétré de son devoir, républicain convaincu, chaud patriote, qui n'avait que deux idées au monde : l'une de prouver aux émigrés que la République était, de toutes les formes du gouvernement, celle qui inspire le plus de courage et de vertu ; l'autre, de montrer aux Allemands que le soldat français est le premier soldat du monde.

Le sergent Fricasse est avec sa compagnie tout près de Coblenz, au camp de la Chartreuse :

"C'est dans ce camp que nous avons encore fait pénitence. La misère augmentait tous les jours pour les défenseurs de la patrie. Nous avons été réduits à douze onces de pain par jour, et bien des fois on ne pouvait pas en avoir. Il fallait cependant faire son service, bivouaquer et monter la garde très souvent. Mais le printemps nous produisait des plantes, pour un peu nous soutenir, qui étaient des feuilles de pois sortant à peine de terre, des coquelicots ou *feu d'enfer*, du sarrasin, des pissenlits. avec tous ces herbages, nous en faisons une farine, que nous mangions en guise de pain. Et lorsque le seigle est venu en grains, on allait lui couper la tête et on le faisait griller sur le feu. Les pommes, à peine défléuries, nous servaient aussi de nourriture."

Les malheureux s'en allaient dans les champs déterrer les morceaux de pommes de terre que les paysans avaient mis en terre pour les ensemer, et notre pauvre sergent Fricasse s'en excuse :

"Quelques-uns diront : "Les soldats sont des voleurs. Voyez comme ils allaient dévaster les travaux des pauvres laboureurs ! Nous sentions bien la perte que nous causions, mais lequel pouvait-on préférer dans un pareil cas ? de mourir ? Non, je crois ; mais de vivre et d'être utile."

Les Allemands n'ont pas eu de ses scrupules, chez nous, en 1870.

Ce qui éclate à chaque page, dans ces Mémoires, c'est une résignation ferme et tranquille, c'est une vaillance paisible et sans découragement, c'est surtout, c'est avant tout un amour superbe de la patrie qui se confond chez le sergent Fricasse avec l'amour de la République.

Je ne sais guère de lecture plus saine et plus fortifiante.

FRANCIQUE SARCEY.

## A LA BASTILLE.

"Bernadille fait, à propos de l'anniversaire de la prise de la Bastille un curieux tableau de ce qu'était devenue la redoutable prison vers la fin du dix-huitième siècle."

Pour moi, dit-il, (car il faut avoir le courage de ses opinions), je regrette la Bastille. La masse sombre de la vieille forteresse devait faire très bien dans le paysage. On l'a remplacée par une mince et maigre colonne au-dessus de laquelle danse un polisson de petit génie perché sur un pied et jonglant sur une boule, qu'on prendrait pour un clown du Cirque et qui est le génie de la Liberté. La Bastille était plus pittoresque, et, s'il faut en croire les relations de quelques gens de lettres et journalistes du temps, il paraît qu'on s'y trouvait beaucoup mieux qu'à Sainte-Pélagie.

Je ne parle pas de la vie qu'y menèrent Richelieu et beaucoup d'autres. Je me borne aux gens de moyenne condition, particulièrement aux écrivains et aux philosophes. Ils y mangeaient bien, ils y buvaient sec, ils y dormaient la grasse matinée. Ils est même remarquable que les récits gastronomiques forment tout un chapitre, et des mieux fournis, des plus savoureux, dans l'histoire de la Bastille.

Entre tous ces récits, qui font venir l'eau à la bouche et qui sont capables d'inspirer au client de Trompette lui-même l'amer regret de n'avoir pas vécu au temps où la Bastille existait encore, celui de Marmontel en ses *Mémoires* est l'un des plus amusants. Il avait été embastillé sur la plainte du duc d'Aumont, qui l'accusait d'une satire contre lui. Deux heures après son arrivée, on tire les verrous de sa chambre et deux geôliers viennent dresser la table. C'était un vendredi : on lui servit un menu maigre, mais excellent, et on lui donna une bouteille de vin. Marmontel, agréablement surpris, ne fit qu'une bouchée de ce repas de Gamache.

"Comme je me levais de table, continue-t-il, et que mon valet de chambre allait s'y mettre, car il y avait encore à dîner pour lui dans ce qui restait, voilà mes deux geôliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service en beau linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent, nous reconnûmes notre méprise ; mais nous ne fîmes semblant de rien, et lorsque nos geôliers, ayant disposé tout cela, se furent retirés, — Monsieur, me dit Bury, vous venez de manger mon dîner, vous trouverez bon qu'à mon tour je mange le vôtre. — Cela est juste, lui répondis-je ; et les murs de ma chambre furent, je crois, bien étonnés d'entendre rire.

"Ce dîner était gras, en voici le détail : Un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marmalade, un d'épinards, une très belle poire de Cresane, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, et du meilleur café de Moka."

Tel fut l'ordinaire de Marmontel à la Bastille tout le temps qu'il y resta.

Cette page éclaire du jour le plus complet celle de Mlle de Staal Delaunay, la spirituelle femme de chambre de la duchesse du Maine. Elle raconte que, lorsqu'elle fut enfermée dans cette forteresse, à la suite de la conspiration de Cellamare, elle entendit pendant la nuit un bruit extraordinaire de ferraille et de chaînes, dont elle ne put parvenir à se rendre

compte et qui l'épouvanta beaucoup. Après y avoir bien réfléchi, elle conclut que ce bruit devait être celui d'un instrument de torture. Le lendemain, elle interrogea son geôlier, et le mystère fut expliqué : on l'avait logée au-dessus de la cuisine, et ce qu'elle entendait, c'était le mouvement perpétuel d'un gigantesque tourne-broche !

Je ne m'étonne plus que les gens de lettres se fissent remettre sans cesse à la Bastille, et je m'explique maintenant ce que nous apprennent les biographes de l'abbé Lenglet-Dufresnoy, homme d'une érudition aussi vaste que son esprit était indépendant et caustique. On prétend qu'il fut envoyé une dizaine de fois à la Bastille. Il en avait pris une telle habitude que, lorsqu'il voyait paraître l'exempt Tapin, il ne lui laissait même pas ouvrir la bouche : "Allons, disait-il à sa gouvernante, voici ce bon Tapin ; vite mon petit paquet." On lui remettait son paquet de linge et de livres, qui était toujours préparé d'avance, et il suivait le grave M. Tapin aussi allègrement qu'un journaliste qui de nos jours va faire ses quinze jours de Sainte-Pélagie dans la maison de santé du docteur Dubois.

Voilà ce qu'était devenue la Bastille vers la fin de sa longue carrière : une prison douce et benigne, d'un régime favorable aux estomacs délabrés, et où l'on poussait même la condescendance pour les philosophes, à ce qu'il paraît, jusqu'à leur servir du gras le vendredi, ce qui devait désarmer le conseil municipal. Dumouriez rapporte également dans ses *Mémoires* que, lorsqu'il fut conduit à la Bastille en 1773, il demanda, après la visite et l'enregistrement des effets, qui avaient duré fort longtemps, qu'on lui donnât un poulet :

"— Savez-vous que c'est aujourd'hui vendredi ? fit le major. — Vous êtes chargé de ma garde et non de ma conscience, répondit Dumouriez. Je suis malade, car la Bastille est une maladie ; ne me refusez pas."

Et on lui envoya chercher son poulet.

Ne dirait-on pas la prison du *Voyage d'agrément* ?

Vous auriez tort d'en conclure, lecteur, que je regrette les lettres de cachet. Non, mais il est bon d'opposer de temps à autre aux déclamations violentes un petit coin de vérité vraie. M. Amoureux pourra dire aux membres du conseil municipal que, malgré l'adoucissement des mœurs et les progrès du régime pénitentiaire, on ne lui a pas servi de chapon du Mans ni de vieux pomard à la Nouvelle-Calédonie.

BERNADILLE.

## "LA FEUILLE D'ERABLE"

EDITION HEBDOMADAIRE DU

"COURRIER DE MONTRÉAL"

ABONNEMENT :

Un An ..... \$1.00  
Six Mois ..... 0.50  
Payable d'avance.

[Frais de port payés par l'Éditeur.]

ANNONCES :

25 cts. par ligne pour chaque insertion

L. D. DUVERNAY,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE,

Bureau du COURRIER DE MONTRÉAL,

8, rue St. Gabriel,